

Pensées

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Pensées

Petites Œuvres morales

Le Massacre des illusions

Journal du premier amour

La Théorie du plaisir

Lettre inédite à Charlotte Bonaparte

Discours d'un Italien sur la poésie romantique

Théorie des arts et des lettres

Palinodie

Discours sur la Batrachomyomachie

Tout est rien

Huit petites Œuvres morales inédites

Adieu ma chère pillule

Tu ne sais donc pas que je suis un grand homme ?

Zibaldone

Correspondance générale

GIACOMO LEOPARDI

Pensées

Traduit de l'italien par
JOËL GAYRAUD

I D E M • T R I L L E N



A C • I D E M • N O L I N

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2014

TITRE ORIGINAL

Pensieri

La première édition des *Pensieri* a été publiée de façon posthume dans l'édition des *Opere* de 1845 (Florence, Le Monnier).

Les *Pensées* de Leopardi existent également aux éditions Allia dans une édition accompagnée de notes et commentaires par Cesare Galimberti.

© Éditions Allia, Paris, 1992, 2014.



I

Je me suis longtemps refusé à tenir pour vrai ce que je vais dire, car compte tenu de la singularité de ma nature et du fait que l'on tend toujours à juger les autres d'après soi – même, je n'ai jamais été porté à haïr les hommes, mais au contraire à les aimer. C'est l'expérience qui, non sans résistance de ma part, a fini par me convaincre ; mais je suis sûr que les lecteurs rompus au commerce des hommes, reconnaîtront la justesse de mes propos ; tous les autres les trouveront excessifs, jusqu'au jour où l'expérience, s'ils ont jamais l'occasion de faire réellement l'expérience de la société humaine, leur ouvrira les yeux à leur tour.

J'affirme que le monde n'est que l'association des coquins contre les gens de bien, des plus vils contre les plus nobles. Lorsque plusieurs coquins se rencontrent pour la première fois, ils se reconnaissent sans peine, comme par intuition, et entre eux les liens se nouent aussitôt ; si d'aventure leurs intérêts s'opposent à leur alliance, ils n'en conservent pas moins une vive sympathie les uns pour les autres et se vouent une mutuelle considération. Quand un coquin passe un contrat ou engage une affaire

avec un individu de son espèce, il agit le plus souvent loyalement sans songer à le tromper ; a-t-il en revanche à traiter avec des honnêtes gens, il leur manque nécessairement de parole et, s'il y trouve avantage, s'efforce de les perdre. Il lui importe peu que ses victimes aient assez de cœur pour se venger, puisqu'il espère toujours, comme cela se vérifie presque à coup sûr, triompher de leur courage par la ruse. J'ai vu plus d'une fois des hommes d'une couardise extrême, ayant à choisir entre un coquin plus couard encore et un honnête homme plein de courage, embrasser par lâcheté le parti du coquin ; mieux, c'est ce qui arrive régulièrement aux gens du commun placés en pareille situation, car les voies de l'homme de bien sont simples et communes et celles du scélérat multiples et obscures. Or, comme chacun sait, l'inconnu effraie davantage que le connu et l'on échappe aisément à la vengeance des gens de cœur, car la peur et la lâcheté suffisent pour s'en préserver. Mais ni la peur, ni la lâcheté ne peuvent garantir des persécutions secrètes, des guets-apens, ni même des coups attendus qui proviennent d'un ennemi sans scrupules. Si généralement, dans la vie courante, le véritable courage intimide fort peu, c'est qu'étant dénué de toute imposture, il n'est entouré

d'aucun de ces menaçants apprêts qui rendent les choses réellement terrifiantes ; et souvent on ne le prend même pas au sérieux. Les coquins au contraire se font craindre parce qu'à force d'imposture ils se voient bien souvent prêter du courage.

Rares sont les coquins qui restent pauvres, car pour ne citer qu'un exemple, si un homme de bien tombe dans la misère, nul ne vient le secourir et nombreux même sont ceux qui s'en réjouissent ; mais si c'est à un scélérat que cela arrive, toute la ville se lève pour l'aider. On en peut aisément deviner la raison : nous sommes naturellement affligés par les misères de ceux dont nous partageons la vie et le sort parce qu'elles nous semblent autant de menaces pour nous-mêmes ; et lorsque nous le pouvons, nous y portons volontiers remède, car l'indifférence équivaldrait, nous le savons bien, à accepter d'être traité sur le même pied quand viendra notre tour. Or les coquins, qui sont au monde les plus nombreux et les plus riches, considèrent chacun de leurs pareils, même s'ils ne le connaissent pas directement, comme un frère et un ami, et ils se sentent tenus de le secourir dans les revers, du fait de cette espèce d'alliance que j'évoquai plus haut. Il leur paraît également scandaleux qu'un homme connu comme un

des leurs soit vu dans la misère ; car le monde, qui honore toujours en paroles la vertu, nomme vite châtement une telle chute, et l'opprobre qui en rejaillirait sur eux tous ne manquerait pas de leur nuire. Aussi, pour éviter ce scandale, ils se donnent tant de peine que l'on trouve peu de scélérats, à moins qu'il ne s'agisse de gens de rien, qui, frappés d'infortune, ne se relèvent d'une façon ou d'une autre.

En revanche, les gens de bien et les hommes de cœur, qui se distinguent de la masse, sont tenus par elle pour des êtres d'une autre espèce ; non seulement on ne les regarde pas comme des frères et des amis, mais on les excepte volontiers du droit commun, et comme on le voit sans cesse, on les persécute plus ou moins sévèrement selon le degré de scélérateuse ou d'ignominie de l'époque où il leur est échu de vivre. En effet, de même que, dans l'organisme, la nature tend toujours à se purger des humeurs et des principes incompatibles avec les constituants du corps, de même, dans les grands complexes humains, la nature ordonne que quiconque diffère grandement de l'ensemble, surtout si cette différence marque en même temps une opposition, soit anéanti ou expulsé par tous les moyens. Ce sont toujours les meilleurs et les plus nobles qui sont

le plus détestés, car ils sont sincères et appellent les choses par leur nom. C'est là une faute impardonnable pour le genre humain qui ne hait jamais tant celui qui fait le mal, ni le mal lui-même, que celui qui lui donne son vrai nom. Si bien que souvent le criminel obtient richesse, honneur et puissance, tandis que celui qui stigmatise ses agissements est envoyé au gibet ; les hommes sont en effet toujours prêts à supporter les pires tourments venant des autres ou du ciel, pourvu qu'en paroles on ait soin de les épargner.

II

Lorsque, parcourant les vies des hommes illustres, on s'arrête à ceux qui ne doivent ce titre qu'à leurs actes et non à leurs écrits, il est bien difficile de trouver un personnage doté d'une vraie grandeur qui n'ait point été privé dans son enfance de la présence de son père. Je ne parlerai pas ici du fils de famille, perpétuellement sans ressources tant que son père vit encore, et qui par conséquent ne peut rien faire dans le monde ; à quoi s'ajoute le fait que, se sachant des espérances, il ne se préoccupe nullement de subvenir à ses besoins par son propre travail et renonce ainsi à réaliser quelque œuvre d'envergure. Il s'agit cependant là d'un cas assez

rare, car généralement tous ceux qui ont accompli de grandes choses ont été riches ou du moins suffisamment pourvus dès l'origine. Cela mis à part, chez tous les peuples qui connaissent des lois, la puissance paternelle est par elle-même une manière d'esclavage pour les enfants. Malgré son caractère familial, cet esclavage est plus contraignant et plus pénible que l'esclavage institutionnel ; serait-il adouci par les lois, la morale publique ou le caractère même de celui qui domine, le même effet dévastateur se produit toujours tant que vit le père, le fils est habité par un sentiment de sujétion et de dépendance, il a l'impression qu'il n'est pas son propre maître, ou plutôt qu'il n'est pas une personne à part entière, mais un simple organe dans un corps plus vaste, et que son nom appartient davantage à un autre qu'à lui-même ; et cette impression lui est toujours confirmée par l'opinion que se fait visiblement de lui la multitude. Ce sentiment, plus profond chez les plus doués, car l'acuité supérieure de leur esprit leur permet de mieux comprendre la réalité de leur état, est incompatible avec quelque grand projet que ce soit, j'entends avec sa simple conception, toute réalisation étant d'emblée exclue. Est-il besoin de dire que l'homme qui a connu une telle jeunesse, et qui, à l'âge de qua-

rante ou cinquante ans, se sent pour la première fois en pleine possession de son être, n'éprouve plus aucun enthousiasme ; et, en éprouverait-il, qu'il n'aurait plus la fougue, ni les forces, ni le temps nécessaires à l'accomplissement d'un grand dessein. Ici encore l'on peut vérifier qu'il n'est au monde aucun bien qui ne s'accompagne d'un mal à sa mesure : en effet, l'incalculable avantage pour un enfant d'être guidé par un être plein d'expérience et d'affection, et nul ne peut tenir ce rôle mieux que son propre père, se paye par l'étouffement total de la jeunesse, et généralement de toute la vie.

III

On peut mesurer la sagesse économique de ce siècle à la vogue des éditions dites compactes, où l'on épargne beaucoup le papier, mais fort peu la vue. Malgré cet effort pour économiser le papier dans les livres, on voit bien que la mode actuelle est d'imprimer beaucoup et de ne rien lire. C'est à cette mode également que nous devons l'abandon des caractères ronds, en usage autrefois partout en Europe, au profit des caractères longs. Si l'on y ajoute l'éclat du papier, voilà des ouvrages aussi agréables à regarder que nuisibles aux yeux du lecteur ; ce qui convient parfaitement